

SIMONE FRIGERIO

LES ARTISTES ALLEMANDS A PARIS, DEPUIS DIX ANS

Il serait injuste et inexact de laisser sous-entendre que les contacts des artistes allemands avec Paris remontent seulement à une dizaine d'années. Aussi ne voudrais-je pas manquer de rappeler ici tout ce que l'Ecole de Paris doit à l'apport enrichissant d'artistes comme Max Ernst, Hans Hartung, qui élirent Paris avant la guerre, jusqu'à devenir Français, et à leur suite, Wols, le poète de l'informel, décédé prématurément en 1951. On ne peut guère définir une école allemande particulariste, mais il est possible de rattacher la plupart des artistes allemands qui travaillent ou exposent à Paris depuis dix ans, aux grands mouvements internationaux les plus caractéristiques de cette période.

L'exposition des peintres allemands organisée au Cercle Volney en 1955, donna le signal d'un va et vient d'expositions entre l'Allemagne et Paris, qui a permis même aux artistes allemands non fixés à Paris, de se faire connaître. Si la toute jeune génération se partage essentiellement entre la nouvelle figuration et la recherche visuelle, les non-figuratifs se défendent fort bien. Nous citerons parmi ceux-ci, les matiéristes comme Dahmen et Schumacher (dont la Galerie Ariel vient de présenter les œuvres récentes), Dahmen qui expose régulièrement à Paris, cherche à résoudre le problème d'un art mural à partir de petits panneaux et de collages d'une densité de couleur et de matériau très rare dans le contexte actuel. L'abstraction lyrique et gestuelle s'extériorise avec des qualités différentes chez des peintres comme Baerwind, encore attaché à des structures paysagistes, comme K.O. Götz, dont Argan a écrit qu'il « proposait une nouvelle poétique du Sublime ». L'un et l'autre sont des romantiques chez lesquels l'action de peindre vient des profondeurs de l'être. On a coutume d'annexer à la peinture allemande Sonderborg, né Danois, parce que c'est en Allemagne que sa peinture automatique s'est révélée. Sonderborg fait jaillir dans l'instant, minuté avec précision, des dessins musicalistes à l'encre de Chine ou des peintures gestuelles exécutées à tempera sur papier marouflé, mais son processus de création instantanée atteint d'emblée à un parfait aboutissement parce que l'instant décisif est précédé d'une lente maturation. Julius Bissier, qui appartient à la génération de Schlemmer et Baumeister, s'est taillé une place à part à Paris, où Daniel Cordier fit connaître ses précieuses peintures miniatures qu'on pourrait croire l'œuvre d'un fervent disciple du Zen. Chez cet artiste, la technique raffinée sert de support signifiant à une écriture picturale dans laquelle le signe et la tache n'en finissent plus de nous retenir. Je ne peux manquer de citer encore un abstrait dont les harmonies en noir et blanc sont traitées avec une grande distinction, Manfred Mohr, qui expose régulièrement chez Facchetti et dans les Salons.

La révélation de la toute jeune peinture allemande à Paris a coïncidé avec les premières Biennales de Paris. Un brillant contingent de nouveaux figuratifs s'est imposé chez nous dans ces dernières années, non pas comme des suiveurs opportunistes du Pop'Art, mais comme des entités susceptibles de jouer un rôle décisif au sein de la jeune peinture européenne. Deux d'entre eux, Jan Voss et Peter Klasen, se sont fixés à Paris où ils exposent régulièrement à la Galerie Mathias Fels et prennent part aux manifestations de groupe de la Figuration Narrative. Voss est un narratif discursif qui promène sur le monde un regard malicieux, et sur la toile, un pinceau égaré dans les sentiers de l'école buissonnière; mais il n'a pas oublié les bonnes manières de peindre et de dessiner apprises aux Beaux-Arts de Munich. Klasen ne raconte pas d'histoires dans ses peintures, sa recherche porte sur la projection de l'image à partir de motifs objectifs, souvent empruntés aux magazines. Dans les compositions de 1963-64 il disséminait les motifs sur un fond traité comme un écran, dans une relation dynamisme-espace. Plus récemment, la troisième dimension a été éliminée, les motifs photographiques et les aplats de couleur, ramenés au premier plan, mais ces préoccupations d'ordre strictement plastique continuant à jouer de pair avec un instinct sado-érotique qui se manifeste dans les photo-montages des images. Un érotisme non moins agressif mais plus secret affleure dans les curieuses peintures d'objets de Konrad Klapheck, qui a exposé plusieurs fois à Paris (Galerie Sonnabend, IV^e Biennale), mais vit en Allemagne. Cet artiste terriblement intelligent, à la fois surréaliste et irréaliste, virtuose de la perfection technique, personnalise l'objet manufacturé jusqu'à l'absurde. Dans le combat douteux de l'homme et de la machine, notre jeune Saint Georges des temps modernes parvient à désamorcer le Dragon-Machine. La tradition expressionniste allemande reparait chez deux peintres révélés à Paris lors de la II^e Biennale : Horst Antes et Küchenmeister. Le plus jeune, Horst Antes, est un peintre fort doué, épris de couleur; il utilise une technique à l'huile et œuf sur toile qui donne une grande légèreté à sa peinture. Peintre de figures, il évite cependant la figuration traditionnelle; son personnage favori, un peu monstrueux, revient comme le leitmotiv d'une saga dont les sources remonteraient à Edvard Munch. Chez Küchenmeister, aucune concession à un modernisme de surface, mais dans les formes austères qui forment le noyau obsédant de ses compositions, l'expressivité surgit du conflit éternellement humain, esprit et matière.

Comment classer Bernard Schultze, qui vit à Paris depuis 1947, et fut l'un des premiers dans le Paris de l'après-guerre, à promouvoir un art autre qui ne fût plus simplement peinture ou sculpture. D'une peinture foisonnante qui n'était pas sans parenté avec celle de Wols, Schultze, dont nous eûmes l'occasion de suivre l'évolution chez Facchetti et Daniel Cordier, dépassa l'informel pour inventer des reliefs-jardins, traités en féerie de théâtre. Aucun naturalisme dans cet art, qui métamorphose de pauvres matériaux en décors où la poésie piégée trouve son refuge. Avec sa femme Ursula, Bernard Schultze défend le droit au baroque, au gothique, au maniérisme, et pourquoi pas! Un surréaliste de la première époque, Bellmer, continue à exposer avec succès ses dessins d'obsédé, traçant inlassablement les postures scabreuses de sa célèbre Poupée.

A un autre pôle, et aussi importantes dans l'orbite de l'actualité en marche, se situent les

recherches d'art visuel et cinétique du groupe Zero de Düsseldorf. Mack, Piene, Uecker, animateurs de ce mouvement, se sont faits connaître à Paris à travers la Biennale et en participant aux expositions de groupe de Denise René. Intégré aux émules de Vasarely, le constructiviste Fruhtrunk, installé à Paris depuis 1954, fait porter sa recherche sur des structures architecturales dynamiques, avec une pleine maîtrise.

La diversité des tendances n'est pas moins grande chez les sculpteurs allemands qui exposent à Paris. Il se fait que trois d'entre eux, Kalinowski, Harry Kramer et Geissler, empruntant des voies qui n'étaient pas celles de la sculpture traditionnelle, se sont trouvés projetés sur le devant de la scène parisienne, au moment déjà historique où les genres les plus hybrides étaient bien accueillis, à condition de proposer du neuf. Harry Kramer, avec ses sculptures automobiles, ses marionnettes, et depuis 1961 ses sculptures cinétiques en fil de fer, est parvenu à créer un art du mouvement qui conserve les grâces des mouvements de la danse.

Les « caissons » de Kalinowski, reliefs monumentaux en bois gainé de cuir, sont venus à la suite de « tableaux-chasses » qui renfermaient des reliques surréalistes. Maintenant, Kalinowski détache du mur ses « caissons » et les appelle « stèles », l'objet, ici, devient définitivement sculpture. Geissler, ne pouvant pas mieux tomber que dans la Galerie Iris Clert pour montrer ses Bulles de Nuit, sphères lumineuses d'abord en métal, remplacé maintenant par le polystyrène, et montées sur un pivot mobile qui donne à ces étranges monstres sphériques un aspect science-fiction. A l'intérieur de ces « bulles » ouvertes à notre curiosité par des hublots, s'agit un monde cocasse, polisson, qui fait du spectateur un voyeur gêné. Geissler appartient à la génération du Pop' par son esprit mystificateur, mais tout de même il a le sens de l'anticipation : son voyage dans la lune est déjà réussi. Avec Brigitte Meier-Denninghoff, nous restons dans le domaine de la sculpture-sculpture; ses œuvres monumentales, aux formes érigées dans l'espace, sont réalisées en acier inoxydable ou en tiges de laiton avec une technique très au point. Cette ancienne élève de Pevsner fait honneur à la leçon de son maître. Sa recherche concerne directement l'architecture. Norbert Kricke a exposé plusieurs fois à Paris; ses sculptures élégantes sont cependant plus à l'aise dans un grand espace qu'entre les murs d'une galerie. Theunissen, menuisier de son métier, établi dans le Midi, a fait remarquer dans les Salons de Paris ses sculptures taillées à même le bois, épurées de formes humaines non sans parenté avec la sculpture primitive. Werthmann pense à s'établir en France, ses sculptures murales sont faites pour s'intégrer à l'architecture; à mi-chemin entre le constructivisme et le baroque, cet artiste plie le fer à sa fantaisie capricieuse. Günther Haese et Hiltmann, jeunes espoirs de la sculpture allemande, furent fêtés par la critique aux dernières Biennales de Paris. Avec eux encore, des ouvertures originales qui montrent la fécondité inépuisable de la jeune sculpture actuelle.

Il est réconfortant pour Paris de voir affluer aussi nombreux ces artistes allemands qu'on accueille sans arrière-pensée puisqu'ils choisissent Paris par prédilection. La vieille Europe se regroupe, et c'est bon signe pour l'Art.

Simone Frigerio.